

LETTRE

DE H.... G.... G

K. G., H. G., Ecuyer.

Ecuyer, un des Gentilshommes de la
Chambre du jeune Chevalier de S. George
& la seule personne de sa Cour qui l'ait
accompagné d'Avignon dans son voyage
en Allemagne & autres Lieux.

CONTENANT

Plusieurs aventures touchantes & remarquables qui
sont arrivées à ce Prince pendant le cours de son
voyage secret.

A un Ami particulier.

Traduite de l'Anglois par M. l'Abbé ***

Victoria fortuna Sapientia. Juvenal.



A LONDRES.

M. DEC. LVII

LETTER

DEAR H. C. G.

I have the pleasure to inform you that the
British Museum has received the
presented to the British Museum
at the request of the British Museum

CONTENTS



A. M. J. J. J. J. J.

THE BRITISH MUSEUM

7



LONDON

M. DEC. 1811

PREFACE

DE L'EDITEUR

AU LECTEUR.

Comme il peut sembler étrange qu'une lettre de cette nature ait paru en Public, je pense qu'il est à propos d'avertir le Lecteur qu'elle n'est jamais tombée entre les mains de la personne à qui elle étoit écrite, mais qu'elle m'est parvenue par l'événement qui suit.

Etant logé dans un appartement qui étoit occupé avant mon arrivée par un Gentilhomme qui portoit un nom presque semblable au mien, une

IV. P R E F A C E

simple consonné faisant toute la différence; & ses affaires, comme je l'ai appris depuis, l'ayant obligé de quitter le Royaume, cette lettre me fut remise, mais aussitôt que j'eus ouverte je m'aperçus de la méprise.

Trouvant, par la lecture, qu'elle contenoit différentes aventures aussi singulieres qu'intéressantes qui sont arrivées au jeune *Chevalier* depuis son départ d'*Avignon*, je fus tenté de la rendre publique, afin de satisfaire la curiosité de bien des gens, qui témoignioient alors beaucoup d'empressement d'apprendre les aventures du jeune *Voyageur*: mais la teneur en-
* tierë

P R E F A C E. ♡

tière me faisant voir qu'elle étoit écrite seulement pour faire plaisir à un ami très estimé & fidele, & qu'elle n'avoit jamais été destinée pour la Presse, je ne sçavois comment je serois excusé auprès de l'Auteur d'avoir ainsi disposé d'une chose qui ne m'appartenoit pas, si dans la suite une copie imprimée lui tomboit entre les mains. Cette réflexion m'empêcha de rien faire pendant quelques jours, & suivant toutes les apparences cette lettre seroit encore restée dans les ténèbres, si quelques amis auxquels je la communiquai ne m'eussent persuadé que ce que je devois au Public ne devoit point être contre-

PRÉFACE

balancé par la crainte de déplaire à un particulier, surtout que je ne connoissois seulement que de nom, & de réputation, & avec qui vraisemblablement je ne me trouverois jamais.

Cette considération m'a enfin déterminé; & je n'ai plus rien à ajouter, sinon que le Lecteur peut être persuadé que je la donne comme je l'ai reçue sans aucune augmentation ni diminution, excepté trois lignes que j'ai cru devoir retrancher, & qui effectivement n'étoient pas de grande conséquence.

LET.



LETTRE

DE H. . . . G. . . . G.

ECUREUR.

✠✠✠✠ L'hy a plusieurs mois,
✠✠✠✠ mon cher Monsieur, que
✠✠✠✠ je n'ai eu le plaisir de vous
✠✠✠✠ écrire; quelles doivent être vos pensées de cette négligence apparente? La plus naturelle que vous puissiez avoir de mon silence pendant que vous en ignorez la véritable cause, doit être que je ne suis plus un habitant de ce monde: mais la permission que j'ai maintenant de vous assurer que vous avez encore un ami qui vit

A

pour

pour vous aimer & vous servir, ne sera pas regardée par moi comme une des plus petites de ces obligations infinies que j'ai à la bonté de mon très-cher & royal Maître.

Si vous vous en souvenez, ma dernière que vous avez sans doute reçue, vous l'ayant envoyée par M. L....., contenoit que je ne croyois pas que le Prince restât long-tems à *Avignon*, mais je ne scavois pas alors qu'il quitteroit cette Ville si subitement comme ses affaires l'ont exigé.

Vous avez sans doute appris, car je pense que toutes les Gazettes étrangères en ont été remplies, avec quel secret S. A. R. a quitté *Avignon*, sans néanmoins rien scavoir d'essentiel de ce qui lui est arrivé depuis. Ses mesures avoient été tellement prises, que l'on n'a jamais pu découvrir qu'une très-petite partie de la même route qu'El-

qu'Elle a fait ; mais après avoir
 passé par divers Pays, traversé des
 espaces prodigieux de terre & de
 mer, Elle est à présent arrivée où
 Elle a moins de nécessité de se ca-
 cher, & je ne doute pas qu'avant
 que ceci vous parvienne toute l'Eu-
 rope ne sçache où Elle est, mais
 non pas où Elle a été, ce qui, aussi
 bien que les motifs de son voya-
 ge, doit demeurer secret jusqu'à ce
 que le tems permette de décou-
 vrir des choses qui sont encore ca-
 chées. Quoique je ne puisse, sans
 mériter d'être regardé comme le
 dernier des hommes, vous rendre
 compte de tout ce que votre cu-
 riosité souhaiteroit apprendre de
 moi, il y a néanmoins de certai-
 nes aventures que je puis vous
 communiquer, sans manquer à
 mon devoir, ni violer la foi &
 la confiance qu'on a en moi ; les-
 quelles, comme je me flatte, vous
 trouverez assez intéressantes pour

vous satisfaire , d'autant plus que vous pouvez vous assurer , que quoiqu'il ne me convienne pas de vous dire l'entière vérité , ce que je vous dirai néanmoins ne sera que la vérité. Je crois que vous me connoissez depuis trop long-tems & trop bien , pour avoir besoin de faire mon apologie , ce qui retarderoit d'ailleurs la narration des faits que j'ai à vous communiquer.

Un Gentilhomme qui s'appelloit le Chevalier de *la Lune* arriva à *Avignon* quinze jours avant notre départ , le Prince le reçut avec des marques de distinction si extraordinaires , & s'enferma avec si lui souvent dans son Cabinet ; qu'il donnoit tout lieu de croire que l'affaire qu'ils traitoient ensemble étoit de la dernière importance , & que ce Gentilhomme venoit de la part de quelques personnes pour lesquelles *S. A. R.* se croyoit obligée de montrer le plus grand respect.

Comme la curiosité est naturelle aux hommes surtout dans des choses qui semblent les intéresser, nous qui étions de la suite du Prince nous avions trop de zèle pour le succès de ses affaires pour ne pas souhaiter d'approfondir le mystère de la visite de cet Etranger; nous sçavions bien qu'il n'étoit pas sujet de la *Grande-Bretagne*, car il n'entendoit pas un mot d'*Anglois*, & quoiqu'il parlât *François & Italien* parfaitement bien, il étoit facile néanmoins de connoître par son accent que ni l'une ni l'autre de ces Langues ne lui étoit naturelle. Quand le Prince se trouvoit occupé ailleurs qu'avec lui, nous avions tous occasion de l'entretenir; mais quoiqu'il parlât avec nous d'une manière très-familier, son discours rouloit toujours sur des choses ordinaires, sans jamais laisser échapper un mot qui pût éclaircir la matière qui ex-

étoit notre curiosité. Quelques-uns des Domestiques eurent ordre de sonder son Laquais, qui ignoroit de quoi il s'agissoit, ou du moins qui faisoit semblant d'en sçavoir aussi peu que ceux qui le questionnoient, disant seulement qu'il étoit entré chez son Maître à *Lyón*, & qu'avant ce tems là il ne l'avoit jamais connu : si nous avions pû découvrir de quelle Nation il étoit, ou de quelle Puissance il étoit Sujet, nous aurions pû former quelque conjecture probable de la nature de sa négociation ; mais comme le premier étoit un secret impénétrable pour nous, le dernier devoit l'être nécessairement aussi.

Quoique personne au monde n'ait jamais traité ses inférieurs avec autant d'affabilité & de bonté que le Prince, & quoiqu'il donne ses ordres avec la même façon que d'autres demandent des graces ;
il

il y a néanmoins une dignité dans son air, dans ses regards, & dans sa façon de parler, telle que le plus hardi n'oseroit abuser de la bonté & de la familiarité qu'il témoigne; & comme il n'a jamais jugé à propos de nous parler du Chevalier de la Luzé, personne d'entre nous n'a jamais osé lui en parler.

M. Kelly fut le seul qui, se fiant sur son âge, le mérite de ses longs services, & la place qu'il tenoit auprès de lui, eut le courage de témoigner de l'empressement d'en sçavoir quelque chose: car, se trouvant un jour dans le cabinet du Prince, il dit à S. A. R. qu'il présumoit que l'arrivée de cet Etranger dénotoit quelque chose de bon; *quelle que puisse être la nature de sa négociation avec moi,* lui répondit le Prince, d'un ton grave, *vous voyez que je ne l'ai communiquée à personne,* vous pou-

pouvez par conséquent croire qu'elle n'est pas de nature à avoir besoin de conseil. Cette réplique ferma la bouche à M. Kelly, qui dit au Chevalier J... S... H... à quelques autres & à moi, qu'il ne s'aviserait plus de vouloir sçavoir autre chose que ce que S. A. R. lui communiqueroit d'elle-même.

Comme j'ai été depuis persuadé que le succès de cette négociation dépendoit entièrement du secret, il n'est pas étonnant qu'un Prince naturellement si rempli de pénétration & de sagesse, ait été plus réservé qu'à l'ordinaire dans une affaire de si grande conséquence; mais pour ne pas vous occuper davantage par la narration de ce qui nous tenoit tous en suspens, il faut que je vous dise que la personne qui nous mettoit en peine ayant reçu quelques dépêches par un Courier, & les ayant sur le champ communiquées au Prince, prit

con-

congé de lui dans le moment; de sorte que nous eûmes aussi peu de connoissance du sujet de son voyage à son départ qu'à son arrivée.

Le lendemain le Prince parut bien plus pensif qu'à son ordinaire; mais le soir quelques uns de la principale Noblesse d'*Avignon* vinrent chez lui, y étant priés pour souper. Quand je considère les grands desseins qui rouloient alors dans son esprit, je ne puis, sans le plus grand étonnement, réfléchir sur la gaieté avec laquelle il se comporta avec eux; mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire; car cette illustre personne a un tel pouvoir sur son esprit que les entreprises les plus difficiles & les plus dangereuses y trouvent place avec aisance.

Aussitôt que ses Convives furent retirés, le Prince entra dans son Cabinet, où quelques minutes après j'eus ordre de le joindre:

après avoir par ses ordres fermé la porte, G. g., dit-il, je vois depuis peu, que non-seulement ce que je fais, mais aussi les paroles que je dis, ont été rapportées dans toutes les Cours de l'Europe, au grand préjudice de mes affaires; non, continua-t'il, après une légère pause, que je soupçonne aucun de vous autres de trahison, ou de vouloir faire tort à une personne dont vous partagez maintenant la fortune, mais un excès de bonne volonté & de zèle pour moi pourroit faire que quelques uns aient parlé de certaines choses qui auroient dû être secrètes pour réussir. Comme il y a actuellement sur le tapis une affaire de la dernière conséquence, je suis déterminé de n'être point trahi, ou du moins de sçavoir par qui je le serai, c'est pourquoi je ne veux me fier qu'à une seule personne, & c'est à vous.

S. A. R. en proferant ces mots fixoit

fixoit attentivement les yeux sur moi, & elle vit sans doute sur chaque trait de mon visage un mélange de joie & d'étonnement.

En vérité, mon cher ami, je fus si interdit à ce discours que la parole me manqua pour témoigner combien j'étois sensible à la confiance dont S. A. R. daignoit m'honorer, tout ce que je pus faire fut de me jeter à ses pieds, d'embrasser ses genoux, & de baiser sa main qu'elle présenta gracieusement pour me relever, ce que je fis avec les transports les plus vifs d'amour, de fidélité & de gratitude; j'en fus totalement enivré, & je ne sçais si le Prince ne fut pas plus convaincu de ma reconnaissance par les phrases interrompues que je proférois à peine, que par les discours & les protestations les plus éloquentes.

J'ai, dit le Prince, une grande opinion de votre fidélité & de

votre discrétion; il n'est pas nécessaire de vous dire autre chose pour le présent, sinon que je pars d'ici demain matin, soyez par conséquent prêt pour me suivre au point du jour, & prenez garde que rien ne vous échappe qui puisse donner le moindre soupçon de mon départ; ici je fis des protestations d'un secret inviolable dans tout ce que S. A. R. daigneroit me confier, en lui demandant si elle avoit d'autres ordres à me donner relatifs à notre départ? à quoi elle répondit, avec sa douceur ordinaire, qu'on auroit soin de tout, & elle ajouta que la nuit étant bien avancée, il falloit aller prendre le peu de repos que le tems permettoit; je ne fus pas si exact dans l'exécution de ce dernier ordre, que dans celle de tous les autres: car outre que j'avois la tête trop remplie de ce que je venois d'entendre pour donner lieu au

som-

sommeil, j'étois de plus embarrassé
 pour sçavoir quels préparatifs il fal-
 loit faire pour ce voyage, d'autant
 plus que je ne sçavois pas le tems de
 sa durée. D'ailleurs le secret qui
 s'observoit dans son entreprise, me
 fit penser qu'il n'y auroit pas de
 moyen d'envoyer beaucoup de ba-
 gage, ainsi je me dépêchai d'embal-
 ler dans le moindre volume qu'il me
 fut possible tout ce dont la décence
 ne me permettoit pas de me pas-
 ser: je ne faisois que de finir quand
 le premier Valet-de-chambre du
 Prince frappa à ma porte & me de-
 manda si j'étois prêt; je lui répon-
 dis qu'oui, & prenant mon porte-
 manteau dans ma main il ne voulut
 pas que je le portasse, me disant
 qu'il auroit soin de l'emballer, &
 que S. A. R. m'attendoit dans son
 appartement, je ne fis point de
 cérémonie & je me rendis promp-
 tement à ses ordres.

Je trouvai le Prince tout habillé
 qui

qui chantoit un air Italien & se promenoit en long & en large dans sa chambre. Il me dit en ouvrant la porte d'un air riant, hé bien G...g... la matinée est bien belle ? Je ne doute pas que nous n'ayons un bon voyage : je compte que vous ne quittez rien ici qui puisse vous le rendre désagréable : car je crois que nous ne reverrons pas *Avignon* sitôt ; ces paroles me firent rougir un peu : car je vis par là qu'il vouloit parler d'une Dame pour qui j'eus en effet quelque legere estime, que nos Messieurs firent passer pour une véritable passion : S. A. R. rit beaucoup en voyant le changement de mon visage, & quoique je fisse mon possible pour l'assurer que nul attachement au monde ne me feroit négliger un moment ses ordres, ce qui étoit véritablement conforme à mes sentimens, elle continua néanmoins sa plaisanterie sur cette

ma-

matiere avec la plus grande gaieté, jusqu'à ce que le Valet entra & nous dit que tout étoit prêt; bon, répondit le Prince; & il descendit, promptement, je le suivis jusques dans la Cour du Palais, où une chaise de poste nous attendoit avec trois chevaux; S. A. R. me fit mettre à côté d'elle dans la chaise, le Valet-de-chambre & deux Domestiques sans livrée monterent à cheval pour nous escorter; & avec cet équipage nous prîmes le chemin de Lyon.

Nous passâmes pour des Officiers François, qui après la conclusion de la Paix, eurent permission d'aller visiter nos amis; & le Postillon ayant ordre de n'arrêter pour nous rafraîchir que dans les Auberges les plus obscures, nous fîmes la plus grande partie de ce voyage sans avoir rencontré personne à qui le Prince fût connu; mais arrivant à un petit Village à deux lieues de Lyon, com-
me

me nous entrions dans la cour de l'Hôtellerie, une autre chaise y entra au même tems que nous, avec un seul Gentilhomme dedans, qui étoit M. le Marquis de Le Prince & lui descendirent au même moment, ils se reconnurent sur le champ & s'avançerent l'un vers l'autre; mais le Prince, craignant que le Marquis n'observât les mêmes cérémonies, en lui parlant, qu'il étoit accoutumé d'observer à Paris, lui dit tout bas, Monsieur le Marquis, je me réjouis de cette occasion de vous embrasser, mais je voyage *incognito*; ainsi vous me ferez plaisir de me connoître ici pour le Comte d'Espoir seulement. Le Marquis assura S. A. R. qu'il auroit soit de ne rien laisser échapper qui pût découvrir sa vraie dignité: & il ne parut point surpris, comme effectivement il eut raison de ne pas l'être qu'un Prince qui voyageoit *incognito* prît ces précautions.

Ils

Ils souperent ensemble & ne se séparèrent que fort tard, leur conversation tomba plus par hazard que par dessein, sur les principes du gouvernement, en quoi consistoit le vrai bonheur de ceux qui gouvernent & de ceux qui obéissent ; je m'apperçus bientôt que cette matiere faisoit un sujet favorable pour le Prince qui, après quelques réflexions générales, vint au particulier, & borna ses remarques sur les affaires de ces Nations dont la gloire & la prospérité faisoit l'objet de ses attentions.

J'avois assez entendu parler, & de plus j'avois assez de preuves par moi-même, du mérite de mon cher & royal Maître pour ne pas ignorer aucuns de ces talens supérieurs dont le ciel a bien voulu le combler, car dans les dangers les plus évidens il donna les preuves les plus éclatantes de son cou-

B

rage,

rage, de sa force dans les fatigues
 les plus insupportables, que jamais
 Prince, ou peut-être homme, ait
 soutenu & de sa clémence envers
 ceux mêmes qui ne respiroient que
 sa perte & sa destruction: desorte
 que ses ennemis les plus déclarés
 ne peuvent lui refuser les louanges
 dûes à ses vertus; & nous tous qui
 avons l'honneur d'être attaché à
 sa personne, nous étions mille fois
 témoins de sa bonté & de sa gran-
 deur d'ame, nous scavons aussi
 qu'il avoit beaucoup lû, qu'il se
 plaisoit infiniment à étudier l'His-
 toire, surtout celle d'Angleterre;
 mais nous ne scavons pas, du
 moins moi, avant cette heureuse
 occasion, qu'il étoit si bien au fait
 des Loix & Contumes de ces
 Royaumes, qu'il ne désespéroit
 pas un jour à venir de gouverner,
 ni combien il s'intéresse pour le
 bien du peuple, & quelles sont
 ses

ses connoissances sur les devoirs des Rois.

Il soutint entr'autres choses que l'opulence des Sujets devoit faire la gloire d'un Souverain, & non pas d'amasser des trésors pour sa propre famille; que l'avarice deshonoreroit le Trône, & ajouta que rien ne le surprenoit tant que de voir ce défaut dans une tête couronnée: un Particulier, dit-il, a pour excuse de pourvoir aux besoins de sa famille; mais les enfans d'un Roi sont les enfans du Public, il reçoivent de lui leurs revenus & leur nécessaire, & le Roi est obligé de leur procurer les alliances les plus avantageuses pour son Peuple; c'est pourquoi, continua-t-il, un Roi ne peut jamais être trop libéral de son propre argent, ni trop ménager de celui du public.

Les Rois en général, dit-il, feroient bien d'observer cette règle, mais surtout ceux qui portent

la Couronne de la Grande-Bretagne qui jouissent depuis peu d'un si grand revenu. Les Anglois sont naturellement libéraux, pleins de bon cœur, & toujours prêts à donner au-delà de leurs moyens, surtout quand on leur dit que les besoins de l'Etat l'exigent; ce seroit par conséquent un acte d'indiscrétion & de la dernière cruauté, dans un Prince de les accabler de taxes injustes & exorbitantes.

Il dit de plus qu'un Roi ne devoit point s'imaginer, qu'il tenoit le sceptre pour exiger une obéissance forcée, mais qu'il devoit plutôt considérer que les colombes qui le voyent au-dessus sont les symboles de la douceur & de l'amour qu'il doit avoir pour les Nations qui sont sous son obéissance, & par conséquent qu'il ne doit jamais employer son autorité que pour le bien & l'intérêt de son Peuple : & comme tous les titres

tres d'honneurs & les dignités de quelque conséquence dans l'Etat sont entierement à sa nomination, il devoit faire des uns la récompense du mérite, & donner les autres à des personnes capables & integres qui n'abuseroient pas de la confiance dont il les honneroit, & surtout qu'il ne devoit jamais ajouter foi aux rapports d'aucun Ministre ou Courtisan, mais qu'il devoit avoir les oreilles toujours ouvertes pour écouter les plaintes de tous ses Sujets en général.

Vous me pardonneriez facilement une plus longue dissertation, mon cher ami, si ma mémoire étoit assez bonne pour vous raconter tout ce que ce Prince admirable dit sur une matiere si intéressante pour tout ami de la liberté & amateur de sa Patrie; il fit voir dans sa pureté l'excellence des Loix, & condamna également

la transgression qu'en font ces Princes , qui par des voyes aussi peu politiques qu'indiscrettes , aspirent au despotisme , & tout cela dans des termes trop pathétiques pour ne point être convaincu que sa langue ne parloit que le langage de son cœur.

Le Marquis fut charmé de l'entendre parler ainsi , & voyant qu'il avoit fini , il s'écria , comme dans une espèce d'extase ; ô Ciel ! quel malheur , quel préjugé aveugle pour la Nation Angloise , de rejeter un Prince rempli de sentimens si nobles , si heureux & si glorieux pour le Gouvernement !

A quoi le Prince répondit modestement qu'il ne faisoit que répéter les maximes qu'il avoit apprises de son pere dès sa tendre jeunesse , & de la vérité desquelles il avoit été depuis suffisamment convaincu par lui-même , & par les observations qu'il avoit faites.

Il n'y a rien qui déplaît tant au Prince que de s'entendre louer ; les grands éloges , quoique justes que le Marquis ne put s'empêcher de lui donner l'obligerent de prendre congé de lui , ce qu'il fit en se retirant dans sa chambre plutôt qu'il n'auroit fait ; car il n'a jamais aimé à beaucoup dormir , & ne se mit au lit que deux heures après : cependant nous nous mîmes en chemin de fort bonne heure le lendemain , & ayant passé *Laon* sans nous arrêter , nous descendîmes dans un petit Village à deux lieues plus loin , où le Prince s'enferma dans sa chambre , & passa la plus grande partie de la nuit , comme j'ai sçu depuis , à écrire des lettres. Le lendemain tout étant prêt pour poursuivre notre voyage , il dit au Valet-de-chambre de s'en retourner avec la chaise & le reste de son petit train à *Grenoble* , & d'y

rester quatre jours ; à la fin desquels, dit-il, si vous ne recevez pas de mes nouvelles retournez tout droit à *Avignon* ; donnez ceci à M. Kelly, & dites lui que je m'attends qu'il sera exact à s'acquitter des ordres que je lui donne ; ils portent en partie, que toute ma Maison soit entretenue sur le même pied pour la table & les appointemens, tout comme si j'y étois en personne ; à ces mots il lui donna un gros paquet.

Ce domestique affidé fut saisi de douleur & d'étonnement ; car il se flattoit de l'espérance de suivre S. A. R. pendant le cours de son voyage secret, desorte qu'il n'eut pas la force de cacher sa surprise & sa douleur en s'en voyant frustré ; il se jeta aux pieds du Prince, & le supplia de lui dire s'il avoit fait quelque chose qui méritât sa disgrâce ; S. A. R. lui dit que non, & qu'à son re-
tour

tour à *Avignon* elle lui en donneroit des marques. Elle lui permit de baiser sa main, de quoi le pauvre homme parut un peu satisfait.

Après qu'il fut parti, je me trouvai tout seul avec le Prince, qui me dit plaisamment, *bé bien G..g... je n'ai personne à présent que vous, comment nous arrangerons-nous? Faites-vous bien la barbe? Pouvez-vous me razer?* Je répondis à S. A. R. que ma connoissance dans cet art étoit bien peu de chose, mais que je ferois mon possible: vous n'aurez pas besoin, dit-il, d'y avoir recours, car nous trouverons assez de domestiques dans toutes les Villes de France; parlez à l'Hôte, & il nous trouvera facilement une chaise de poste, un Valet-de-chambre & un Laquais.

Je vis que le Prince avoit raison, car en deux heures de tems

nous fûmes pourvû de ce nouveau train. Le même jour nous nous mîmes en chemin, & nous prîmes la route de *Dijon*. Après notre arrivée dans cette Ville nous renvoyâmes cet équipage, & en ayant loué un autre sur le champ, nous continuâmes notre voyage, & prîmes la route de *Nancy*, & de *Nancy* à *Strasbourg*. Je fus fort surpris de trouver ici le Chevalier de *la Luzé*; il me parut que le Prince & lui étoient convenus ensemble de cette rencontre; car notre Postillon eut ordre de s'arrêter à la même maison où il attendoit notre arrivée, & où il avoit un appartement tout prêt pour recevoir S. A. R. bien plus dignes d'elle qu'aucun de ceux qu'elle avoit occupés depuis son départ d'*Avignon*.

Ce fut ici où les circonstances me découvrirent le vrai caractère du Chevalier de *la Luzé*, & que ce Gentilhomme se servoit de ce

titre

titre pour en cacher un autre bien plus distingué, qui joint à ses talens supérieurs, lui gagna la confiance du plus sage Prince de l'Europe: cette découverte du vrai nom & qualité du prétendu Chevalier de *la Luze* me mit à portée de former quelques conjectures, non-seulement du lieu où il devoit nous conduire, mais aussi des motifs qui engageoient le Prince à entreprendre ce voyage; mais ces conjectures approchent trop près de la vérité dans une affaire qui doit demeurer secrète pour tous, excepté pour ceux qui y sont engagés; vous ne trouverez donc pas mauvais que je ne vous les communique pas, & que je laisse au tems seul & à de certaines circonstances à vous en apprendre le mystere; quoique vous puissiez être fâché de la digression que je vais faire ici, j'espère, mon cher ami, que vous me la pardonne-

rez

rez facilement. *Strasbourg* en fournit la matière : un accident qui arriva dans cette Ville la nuit avant notre départ nous y fit rester un jour de plus, je veux vous le communiquer d'autant plus que je puis le faire sans violer la confiance dont je suis honoré.

On ne peut pas me soupçonner ici de flatterie, car il n'est gueres possible que l'illustre personne dont je veux parler parvienne jamais à la connoissance de ce que je ne puis pas m'empêcher de vous communiquer. En honneur, il me semble que le Ciel, connoissant la force d'esprit du Prince, & le pouvoir absolu qu'il a sur ses passions, permit à l'ennemi de l'homme de l'accabler de tentations, afin de lui donner l'occasion d'éprouver ses vertus, qui, quoiqu'admirées de tout le monde, sont néanmoins bien peu imitées.

Cette aventure dans l'esprit de
quel-

quelques-uns ne mériteroit pas un prélude si sérieux, ou peut-être même feroit-elle de trop peu de conséquence pour la communiquer; mais je connois la personne à qui j'écris, & je ne crains pas que les choses les plus communes qui regardent le Prince lui soient ennuyeuses ou de peu de conséquence; mais venons au fait.

La maison vis-à-vis celle où nous logions étoit une Auberge, le feu y prit la nuit, le Prince qui ne dormoit pas, ou du moins qui avoit été bientôt éveillé par le bruit, sauta de son lit, & sans appeler personne à son secours, s'habilla & vola au bas des escaliers. Quelques-uns des gens de la maison l'ayant vû lui dirent qu'il n'avoit pas besoin de se déranger, qu'il n'y avoit nul danger, d'autant plus que la rue étoit fort large & que le vent souffloit les flammes de l'autre

tre côté; quoi donc (s'écria ce Heros Chrétien) est-ce que nous sommes nés pour avoir soin seulement de nous-mêmes? A ces mots il vola, comme l'on me dit après, plutôt comme un esprit que comme un être matériel, à l'endroit où le feu faisoit le plus grand ravage; le premier objet qui se présenta à ses yeux dans cette horrible scene fut une femme avec la moitié de son corps hors d'une fenêtre criant au secours: la chambre derriere elle étoit toute en flammes; le Prince voyant par conséquent tout autre remede inutile, lui dit de se jeter en bas, ce qu'elle fit sur le champ: aussitôt il tendit ses bras, & la reçut sans qu'il lui arrivât le moindre mal.

Tandis que le Prince étoit occupé ainsi, moi, qui m'étois aussi éveillé au bruit du feu, je courus promptement à la chambre de mon
cher

cher Maître pour l'avertir du danger, car je ne sçavois pas encore si c'étoit dans notre maison où cet horrible accident étoit arrivé, mais trouvant la porte de sa chambre toute ouverte & personne dans son lit, je retournai à la hâte pour demander ce qu'il étoit devenu, quand je le trouvai à sa porte avec ce fardeau aimable entre ses bras, elle n'avoit sur elle que sa chemise & sa coëffe de nuit, aussi pour empêcher qu'elle ne s'enrhûmât le Prince la mit dans son lit & l'enveloppa bien dans les couvertures; la terreur excessive du danger qu'elle venoit de courir lui fit perdre connoissance, desorte que pendant tout ce tems, elle fut totalement insensible au soin qu'il prit d'elle; mais ce Prince généreux bien loin de profiter de l'état où elle se trouvoit, ne s'occupa qu'à la rétablir & à la faire revenir; quelles précau-

cautions ne prit-il pas en la mettant au lit pour éviter tout ce qui pourroit choquer sa modestie en cas qu'elle eût connoissance de ce qui se passoit ! Il est certain que d'agir ainsi c'est agir en homme d'honneur ; mais je ne sçais pas quel homme d'honneur seroit capable de le faire , surtout s'il étoit de l'âge , de la vigueur & de la complexion amoureuse du Prince ; & vous m'avouerez sincèrement qu'il faudroit une vertu & une force extraordinaire pour résister à une pareille tentation , vous la trouverez pourtant bien foible , en comparaison de ce qu'a produit cette aventure ; mais nous parlerons de ceci en tems & lieu ; je courus par l'ordre du Prince chercher une jatte d'eau que S. A. R. prit , & en ayant arrosé son visage elle ouvrit foiblement les yeux , mais sans pouvoir dire un mot.

Dans

Dans ce moment-ci le Chevalier de *la Luze* entra dans la chambre, où il vit une scène qui devint après le sujet de beaucoup de raillerie: une jeune & très-belle Demoiselle, malgré l'état où elle se trouvoit dans le lit du Prince; lui à genoux à côté, qui la soutenoit d'une main, tandis qu'il frottoit ses temples avec l'autre, & moi debout derrière, comme l'Apoticaire qui servoit le Médecin, sans pouvoir néanmoins lui tirer une seule parole: la Maîtresse de la Maison ayant appris ce qui se passoit vint avec un verre d'un cordial exquis, & pria le Prince de le lui faire prendre par force, s'il ne le pouvoit autrement; S. A. R. suivit aussitôt ce conseil, ce qu'elle fit avec tant de succès que la belle Malade recouvra en quelques minutes la parole, mais non pas la connoissance: bon Dieu! s'écria-t'elle néanmoins, en regardant

autour d'elle, où est-ce que je suis? où ai-je été? le Ciel n'a-t-il pas envoyé un Ange à mon secours au moment que je m'attendois à être consumée par le feu? Ces expressions & quelques autres pareilles furent proférées avec assez de force & d'énergie pour faire voir au Prince les bons effets qu'avoient produits ses peines & ses soins; ainsi après avoir bien recommandé sa Malade à la Maîtresse de la Maison, il la quitta, & sortit tout de suite de la chambre. Le Chevalier de *la Luxe* & moi nous le suivîmes, & tandis que l'on préparoit une autre chambre pour le Prince, nous fûmes tous au feu qui brûloit toujours, mais avec bien moins de force, de sorte que dans peu nous le vîmes totalement éteint, sans avoir fait d'autre dommage que d'avoir consumé l'aîle de la maison où il avoit pris.

Cet accident nous occupa tous la plus grande partie de la nuit, de sorte qu'il étoit fort tard avant qu'il fit jour chez aucun de nous. Après les premiers complimens le Chevalier de *la Luze*, tout politique qu'il étoit, ne put s'empêcher d'être fort gai sur l'affiduité du Prince auprès de la Dame en chemise: fort bien, lui dit plaisamment S. A. R., toute votre raillerie ne m'empêchera pas de demander de ses nouvelles ce matin, & de sçavoir comment elle a passé la nuit après un accident qui seroit capable d'ébranler la plus courageuse de son sexe.

Il alloit envoyer son Domestique chez elle, quand la Maîtresse de la maison entra, & dit au prétendu Comte d'Espoir, (car le Prince portoit encore ce nom) que la Dame qu'il avoit préservé si heureusement des flammes, le

supplioit de lui permettre de lui témoigner sa reconnoissance des soins extraordinaires qu'il avoit bien voulu prendre d'elle ; à peine avoit-elle fini ces mots que le Chevalier de *la Luze* , s'écria, *est-elle encore une Venus toute nue ?* Non , Monsieur , lui répondit la bonne femme , tout son bagage est échappé au feu , elle l'a envoyé chercher & s'est habillée ; effectivement comme vous dites elle a l'air d'une *Venus* : le Prince pour couper court à ce discours , dit à l'Hôtesse que dans l'instant il alloit se rendre chez elle.

Nous l'accompagnâmes par ses ordres , & nous fûmes reçus avec toute la politesse imaginable ; mais la Dame s'étant informée à qui elle devoit la vie , s'adressa à son Libérateur d'une manière qui fit voir au Prince combien elle étoit pénétrée des bontés & des
soins

soins qu'il avoit pris d'elle. Les réponses que S. A. R. lui fit, furent celles que l'on peut attendre d'une personne qui passe pour le Prince le plus accompli de la terre; ainsi je n'en remplirai pas ma Lettre; je vous dirai seulement que la grande complaisance que le Prince a toujours eu pour le beau sexe me parut augmentée dans cette occasion; je m'aperçus même qu'il recevoit mieux les éloges que cette Dame donnoit à sa galanterie, qu'il n'avoit encore fait quand l'on voulut rendre justice à son mérite, fût-ce même dans les choses où il auroit dû souhaiter le plus d'être loué.

Il est certain que je n'ai gueres vû de femme qui pût se vanter d'autant de charmes que cette jeune Demoiselle, elle étoit extrêmement jolie, son air noble & majestueux, & quoiqu'elle eût tout au plus seize ou dix-sept

ans, il y avoit dans sa conversation une aisance qui ne se voit gueres à cet âge ; il étoit facile de voir que le Prince ressentit une satisfaction extraordinaire d'avoir rendu service à une personne si aimable ; & qu'il prenoit même beaucoup d'intérêt dans ses affaires ; autrement il ne s'en seroit pas informé, surtout dans un tems où son esprit étoit rempli des affaires de la dernière conséquence & qui le regardoient personnellement.

La jeune Demoiselle nous dit qu'elle étoit fille d'un fameux Négociant de *Lyon*, que sa sœur aînée ayant épousé un Banquier à *Heidelberg*, elle y avoit été passer quelques mois avec elle, qu'elle étoit actuellement en route pour s'en retourner chez son pere, & qu'elle n'avoit d'autre compagnie qu'une vieille femme qui l'avoit nourrie, & qui de
puis

phie avoit toujours eu soin d'elle; elle ajouta qu'elle seroit obligée de rester ici quelque tems, parce que cette pauvre femme n'étoit pas actuellement en état de voyager, ayant été blessée par une chute qu'elle avoit fait en se sauvant des flammes. Le Prince lui dit qu'il étoit extrêmement fâché que ses affaires l'obligeassent de continuer le lendemain son voyage, qui étoit retardé ce jour-là seulement par l'accident de la nuit précédente; à quoi elle répondit, qu'elle souhaitoit beaucoup la continuation d'une protection dont elle venoit de faire une si heureuse expérience : pour prouver la sincérité de vos paroles, lui dit encore le Prince, vous me permettrez donc de ne pas vous perdre de vue le seul jour qu'il m'est permis d'avoir le plaisir de votre compagnie.

Elle y consentit sans peine,

ainsi le Prince ordonna de servir le dîner dans la chambre à côté. La conversation fut extrêmement vive ; jamais S. A. R. ne me parut si gaie ni si spirituelle , mais à mesure que sa vivacité augmenta , celle de notre belle Dame s'affoiblit ; le trouble de son esprit , qu'elle tâchoit en vain de cacher , se montra clairement dans sa contenance. Le dîner étant fini , on proposa de jouer au quadrille. S. A. R. & la jeune Demoiselle jouèrent , mais celle-ci étoit si distraite & si absente en tout , & elle faisoit tant de fautes , qu'elle fit perdre au Prince tous les coups qu'il jouoit avec elle : voyant enfin qu'elle jouoit mal , elle fit semblant de ne pas avoir de goût pour le jeu ; ainsi nous le quittâmes sur le champ , car il auroit été fort impoli de le continuer après une pareille déclaration de sa part ;
mais

mais son trouble continua toujours; jamais on ne vit une connoissance de si peu d'heures produire un changement pareil dans qui que ce soit au monde: elle craignoit de tourner les yeux du côté du Prince, & cependant elle n'eut pas la force de lui refuser ses regards: elle répondit aux belles choses qu'il lui disoit avec un embarras qui ne lui étoit pas naturel; je ne puis pas vous dire si le Prince soupçonnoit quelle étoit la cause d'un changement si subit, mais nous qui y étions beaucoup moins intéressés que lui, nous n'étions pas embarrassés de la deviner; l'heure de souper étant venue nous nous mîmes à table, mais notre jeune Dame mangea bien peu, tout lui faisoit mal au cœur; sa conduite fut la même que celle de l'après-midi, ce qui fit que le Prince lui dit plaisamment qu'il sembloit

qu'elle fût fâchée de lui avoir permis de passer l'après-midi avec elle, & qu'apparemment elle avoit dans l'esprit des idées avec lesquelles la compagnie l'empêcheroit de s'entretenir : je ne me souviens pas de ce qu'elle répondit, mais je sçais que sa réponse étoit conforme à l'inquiétude de son esprit : je m'appêrçus néanmoins qu'elle fit son possible pour reprendre un air plus gai, mais en se forçant d'agir ainsi, elle ne fit que découvrir plus clairement le secret de son ame; enfin ne se voyant plus la force de cacher le trouble & l'agitation de son cœur, elle se leva & se mit à la fenêtre dont le rideau étoit tiré. Le Prince la suivit peu après; je ne sçais ce qu'il lui dit, mais je crois que ce fut quelque chose de fort tendre, car nous vîmes qu'il l'embrassa, & au même moment il la ramena à sa place, & s'assit à
côté

côté d'elle; elle rougit, en trembla, & donna des marques d'une passion très-vive, qu'elle n'étoit pas la maîtresse de cacher. Le Prince s'en apperçut & me parut avoir quelque pitié d'elle; ce qui me fit penser qu'il ne seroit pas fâché d'avoir la liberté de s'entretenir avec elle: le Chevalier de *la Luzé* étoit de même sentiment que moi, & se levant brusquement comme si quelque chose de conséquence lui venoit dans l'esprit, il sortit de la chambre en me faisant signe de le suivre. J'obéis aussitôt, & nous fîmes un tour dans la gallerie, voyant bien que si le Prince desiroit que nous restassions, il nous rappelleroit; mais nous n'eûmes gueres le tems de faire cette réflexion; bientôt nous vîmes S. A. R. s'avancer vers nous; elle nous dit, *je vous remercie, Messieurs, de m'avoir fait penser qu'il étoit tems de quitter la compagnie, car plutôt*
nous

nous nous coucherons, plutôt nous nous leverons demain pour nous mettre en route: je vous assure, mon Prince, lui répondit le Chevalier de la Luze, que je n'en ai pas eu la pensée, au contraire, lui dit-il encore plaisamment, la nuit n'est pas si avancée que l'on ne puisse consacrer quelque tems au service d'une Dame, qui, suivant toutes les apparences, n'oubliera rien de son côté pour faire passer le tems agréablement: je ne sçais rien de tout cela, lui dit ce Prince; mais supposé qu'elle fût disposée de porter sa reconnaissance, pour le service que je lui ai rendu, au point que vous pensez; ne serois-je pas fort indiscret d'en accepter la récompense? Vous parlez, lui répondit le Chevalier de la Luze, comme s'il n'y avoit rien à accorder à l'inclination & à l'amour: Bon, dit le Prince, je ne suis pas Philosophe,

pbe, mais on m'a toujours appris
 que les plaisirs quelques inno-
 cens qu'ils puissent être, devien-
 nent très-criminels dès qu'on en
 jouit au dépens d'un autre : La
 Demoiselle que je viens de quit-
 ter est jeune, fort belle, & inno-
 cente personne à ce que je crois ;
 elle peut rendre quelque bonnête
 homme fort heureux ; ce seroit
 par conséquent une action vraie-
 ment indigne de mon caractère,
 sous un nom emprunté, de lui dé-
 rober son innocence ; de la ruiner
 & de l'abandonner après à ja-
 mais ; car vous sçavez bien qu'il
 ne me convient pas d'entrer dans
 des engagements qu'elle est en
 droit d'attendre du Comte d'Es-
 poir ; je ne sçais à la vérité à
 quel point je me serois laissé al-
 ler, si en nous quittant vous ne
 m'eussiez rappellé ce que je me
 dois à moi-même & à cette Demoi-
 selle,

felle ; c'est pourquoi je vous en fais encore mes remerciemens, quoique vous ayez pensé tout autrement.

Pendant le tems que le Prince parloit ainsi , le Chevalier de la Luze écoutoit avec le plus grand étonnement, & voyant qu'il cessoit de parler, il s'écria, *ah ! que celui qui sçait si bien se gouverner lui-même est propre pour gouverner les autres ! le penchant le plus fort de la nature est obligé de céder à la supériorité de sa vertu.*

Vous m'avouerez , Monsieur, que l'on ne trouve pas beaucoup d'exemples d'un acte de renoncement à soi-même & d'une générosité pareille. Il est vrai qu'*Alexandre* voyant la beauté de la femme & des filles de *Darius* se retira sur le champ de leur présence ; & que la vertu de *Scipion* l'emporta sur son inclination pour la belle

Pri-

Prisonnière de *Capoue* : mais ni l'un ni l'autre de ces Héros n'avoit été tenté comme mon Prince. Ceux-là pour accomplir leurs souhaits auroient été obligés d'avoir recours au pouvoir qu'ils avoient acquis par la fortune de la guerre, mais celui-ci pour satisfaire son inclination n'avoit qu'à accepter ce que sa belle *Venus* offroit presque de lui donner.

Si vous trouvez que j'ai été trop long dans la narration des circonstances de cette histoire, il faut que vous me le pardonniez; j'ai voulu vous apprendre tout ce qui concernoit une aventure que je ne puis me représenter sans étonnement; mais je la finirai ici pour reprendre le fil de mon histoire, & pour vous communiquer des affaires d'une nature toute différente.

Quelque tems après notre arrivée à *Avignon* une personne qui avoit

avoit l'air d'un Gentilhomme ,
 quoiqu'assez mal vêtu , vint au Pa-
 lais & sollicita fort les Gentils-
 hommes du Prince de lui procurer
 quelque emploi auprès de S. A. R. ,
 disant qu'il étoit né dans le Duché
 de *Lancastre* en *Angleterre* , où il
 possédoit un bien considérable ,
 que son nom étoit *Blarlwaite* ,
 & qu'il avoit servi dans l'armée du
 Prince de *Carlisle*. Tous ceux à qui
 il s'étoit adressé , pour cet effet ,
 lui dirent , qu'il étoit impossible
 d'obtenir ce qu'il demandoit , tou-
 tes les places dans la petite Cour
 du Prince étant déjà occupées par
 des personnes qui ne pouvoient
 ni qui ne devoient être déplacées.
 Il ne se contenta point de cette
 réponse , car il ne quitta pas qu'il
 n'eût trouvé l'occasion de parler
 au Prince , lequel ne pouvant se
 ressouvenir ni de son nom ni de
 sa personne , lui demanda s'il
 avoit été Officier ou simple Sol-
 dat ,

dat, & à quel Corps il appartenoit? A quoi il répondit, que ne voulant pas se mettre au nombre des *Ecossois* il avoit servi seulement en qualité de *Volontaire*; que quand l'armée arriva à *Manchester*, son intention étoit de demander une Lieutenance, mais qu'il fut arrêté par quelques Payfans, qui le mirent en prison, d'où il eut le bonheur de se sauver, après y avoir demeuré plus de deux ans. Il se plaignit amèrement de tout ce qu'il avoit souffert pendant ce tems là, & ajouta que la seule ressource qui lui restoit étoit la bonté & la compassion de S. A. R. Je crois que le Prince n'ajouta pas grande foi à son histoire, surtout à cette partie, qu'il dit avoir été fait prisonnier dans le Comté de *Lancastre*, n'ayant jamais entendu dire qu'aucun de ses soldats eut été fait prisonnier dans cette partie de l'*Angleterre*: mais quoi qu'il en fut, le besoin de cet hom-

me suffisoit pour émouvoir sa générosité; il lui donna dix pistoles & lui dit de venir manger au Palais pendant son séjour à *Avignon*, mais qu'il souhaitoit qu'il cherchât quelque moyen de vivre, d'autant plus qu'il ne pouvoit pas l'employer dans sa Maison.

Monfieur le Chevalier H... n qui, dès le commencement, avoit apperçu quelque chose de sinistre dans les regards de cet homme, dit au Prince, qu'il y avoit toute raison de croire qu'il étoit un fourbe, un imposteur, & de plus un espion, & que par conséquent il n'étoit pas convenable de le souffrir autour du Palais. *Cela pourroit bien être*, lui répondit le Prince, *mais nous n'en sommes pas certains : nous ſçavons ſeulement qu'il eſt dans le beſoin, & j'aimerois mieux ſecourir cent ennemis, que de refuſer à un ami, ſur un pur ſoupçon, le peu de ſecours que je puis lui donner.*

Après

Après ceci l'on ne parla plus de cette affaire, & cet homme qui venoit dîner régulièrement tous les jours à une des tables des Domestiques du Prince, cessa tout d'un coup de venir & disparut sans prendre congé de personne.

Il peut vous paroître étrange que je vous parle encore de ce qui s'est passé à *Avignon* pour vous rapporter une circonstance de cette nature, mais vous en penserez tout autrement quand vous verrez combien les conjectures du Chevalier H.....n avoient été justes, & de quelle funeste conséquence elles auroient été pour le Prince, si la Providence n'eut interposée sa main toute puissante en sa faveur.

Le jour que nous quittâmes *Strasbourg* ayant par hazard fait un tour dans la cour de l'Hôtellerie, je fus surpris de voir cet homme, qui depuis qu'il avoit disparu à *Avignon* ne m'étoit jamais revenu dans la

mémoire. Il me parut avoir un entretien fort sérieux avec un des Palfreniers de l'Hotellerie; mais m'ayant apperçu, il se sauva sur le champ, desorte que je le perdís de vûe sans pouvoir le joindre, quoique je fisse tout mon possible pour le suivre.

Je demandai au Palfrenier s'il connoissoit l'homme qui venoit de le quitter, & quel étoit le sujet de leur entretien, i me répondit qu'il ne le connoissoit pas, & que tout ce qu'il vouloit de lui étoit de sçavoir où il pourroit trouver un bon cheval à louer; mais, ajouta-t'il, je crois que cet homme est fol, car avant que j'aye pû lui répondre, il s'est sauvé comme s'il avoit été effrayé.

Ceci me parut mériter quelqu'attention, desorte que je me crus obligé d'en faire part au Prince, mais S. A. R. le regarda comme une bagatelle. Elle me dit seulement qu'elle

le étoit fâchée que cet homme m'eut apperçu , parce que cela pourroit lui donner à penser qu'elle y étoit aussi elle-même.

Ayant ce même jour traversé le Rhin, nous couchâmes dans un petit Village du Palatinat, & le lendemain au soir nous arrivâmes à *Dourlach*: mais il ne nous arriva rien de remarquable qu'après avoir passé la Ville de *Wirtzburg*, ce fut là que nous fûmes rencontrés par cinq hommes bien montés, masqués & armés qui, tout à la fois, sans dire mot, déchargèrent leurs pistolets dans la chaise du Prince. Il est certain, mon cher ami, qu'il y a quelque chose de miraculeux dans ceci: car tous les dangers auxquels S. A. R. avoit échappé en Ecosse, n'étoient rien en comparaison de celui-ci. Une des balles s'arrêta dans le derriere de sa chaise un peu au-dessus de sa tête, une autre perça son chapeau, la troisième lui

passa sur la poitrine sans lui faire d'autre mal que celui d'avoir emporté un bouton de son habit, & les deux autres étoient si mal visées qu'elles se perdirent dans l'air. Les chevaux effrayés par le bruit des armes prirent le galop, mais le Prince, avec une tranquillité d'esprit que peu d'hommes auroient eu en pareille occasion, sauta promptement en bas de sa chaise, tira de sa poche une paire de pistolets, les déchargea sur les assassins avec tant de succès qu'il en tua un sur le champ & en blessa un autre; tirant ensuite son épée, il s'élança vers un troisième, dont il saisit la bride du cheval, & avec une force & une agilité presque incroyable le démonta & l'étendit par terre; dans ce moment-ci mon cher Maître risquoit d'avoir la tête fendue par la sabre d'un de ces malheureux, si le Chevalier de *la Luze*, qui, aussi-bien que moi, suivit l'exemple du Prin-

Prin-

Prince, n'eut eu le bonheur d'arrêter le coup qui attentoit à une vie si chere aux Cieux. Dans le même instant je tuai celui que le prince venoit de démonter ; lui ayant percé le cœur comme il se relevoit. A l'égard de nos Domestiques, ils ne nous donnerent d'autre secours que celui de tomber sur les ennemis, ce qui les empêcha de soutenir un combat régulier ; mais quelle en auroit été la fin ? Dieu le sçait si un secours imprévu n'eut terminé la scene. Un Gentilhomme suivi de deux Domestiques à cheval venant vers nous au grand galop l'épée à la main mit l'effroi parmi ces coquins, de sorte qu'ils prirent le parti de se sauver à toute bride, c'est-à-dire, ceux d'entr'eux qui le purent, car il y en eut deux dé tués, dont nous ôtâmes ensuite les masques, & nous vîmes qu'il y en avoit un qui n'étoit pas tout-à-fait mort, & que l'autre étoit ce monstre affreux que

le Prince secourut à *Avignon* & que je venois de voir quelques jours à *Strasbourg*. Le Prince examina celui qui vivoit, & voyant qu'il parloit encore, lui demanda les motifs qui l'avoient engagé à un crime pareil, à celui d'attenter à la vie des Voyageurs qui ne leur faisoient aucun tort? A quoi ce malheureux répondit d'une voix chancellante, que lui & deux autres avoient été payés pour aider dans cette entreprise, qu'un de ceux qui s'étoient sauvés & celui qui étoit mort en étoient les chefs: ces deux hommes nous ont dit, continua-t-il, que nous devions tuer un Gentilhomme qui leur avoit fait tort, & nous ayant fait la description de votre personne, nous dirent que c'étoit sur vous seul que nous devions porter nos coups: le pauvre malheureux finit cette confession en demandant pardon aux Cieux & expira sur le champ.

Le Prince resta tout interdit en

regardant les corps morts, jusqu'à ce que ce Gentilhomme étranger l'eut interrompu en le félicitant de son heureuse délivrance. Quoique S. A. R. ne portât rien pour la distinguer de nous, & quoique, pour éviter tout soupçon, elle nous traitât toujours comme ses égaux, nous avons néanmoins remarqué, que, pendant tout le cours de ce voyage, tout le monde s'adressoit à elle comme au chef & à la personne la plus distinguée de la compagnie; ce qui fait voir que la vraie grandeur & la dignité naturelle n'ont pas besoin d'ornemens extérieurs pour être respectées; & ce Gentilhomme, dont l'heureuse arrivée nous sauva peut-être la vie, n'en dit pas moins dans cette occasion, que s'il eut connu le Prince pour ce qu'il est en effet.

Il étoit très-poli & étant charmé de la personne & de la conversation de S. A. R., il voulut absolu-

ment, quoique cela l'écartât de son chemin, nous accompagner au premier Village, ou nous obliger d'arrêter pour faire examiner les playes que le Chevalier de *la Luze* & moi avions reçu dans ce dernier combat; la mienne étoit si légère qu'elle ne valoit pas la peine d'avoir recours à un Chirurgien, celle du Chevalier de *la Luze* étoit considérable. Le Prince qui avoit été le plus exposé de nous tous, & la seule personne à la vie de laquelle on en vouloit, n'eut pas la moindre égratignure, ce qui fit que ce Gentilhomme étranger parla beaucoup des soins particuliers que le Ciel avoit pris pour sa conservation, ce qui devoit être regardé comme une protection divine, d'autant que ce Gentilhomme ignoroit la vraie dignité de la personne à qui il parloit.

Comme c'est la coutume entre des Voyageurs qui se rencontrent
de

de s'informer mutuellement où ils vont, l'Etranger fit cette question au Prince; S. A. R. lui répondit sans balancer que nous allions tous à *Leipsick*, & elle se donna toujours le même nom & la même qualité qu'elle avoit pris en quittant *Avignon*, c'est-à-dire, le Comte d'*Espoir*, Officier François.

L'autre à son tour nous dit qu'il étoit Major dans l'Armée de l'Impératrice Reine; qu'il prenoit l'occasion de la Paix pour aller visiter des parens qu'il avoit en *Allemagne*, & alloit actuellement à *Hanovre* où il avoit un oncle dans le College * Catholique fondé par Sa Ma-

* L'Editeur, qui n'étoit pas instruit, trouva si étrange qu'un Prince Protestant eut bâti un College pour des Prêtres *Catholiques* dans ses propres Etats, qu'il ne voulut point insérer cet article, jusqu'à ce qu'il se fût informé de la vérité du fait, & qu'il connût par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi qui étoient à *Hanovre*. Elles l'ont assuré que le feu Roi, peu après son avènement au Thro-

Majesté Britannique. Ici il prit l'occasion de boire à la mémoire de ce Monarque. Le Prince fit raison & la but sans la moindre émotion; ce qui ne me surprit point; car bien loin de témoigner quelque indisposition contre la famille qui porte maintenant la Couronne de la *Grande-Bretagne*, j'ai toujours observé qu'il désapprouvoit hautement tout discours ou écrits faits contr'elle: mais le Chevalier de *la Luze*, moins instruit que moi de la bonté du naturel de mon cher Prince, ne put s'empêcher après, de lui en parler, & de faire les plus grands & les plus justes éloges de sa grandeur d'ame.

Nous couchâmes tous dans la même maison cette nuit là, & le lendemain nous nous mîmes en
che-

ne de la *Grande-Bretagne*, avoit fondé dans cette Ville un beau College pour des Prêtres *Catholiques*, auquel il donna de grands privilèges.

chemin, le Major pour *Hanovre*, & nous pour *Leipsick*; après notre arrivée dans cette Ville le Chevalier de *la Luze* quitta son nom & reprit son véritable caractère; mais le Prince portoit toujours celui du Comte d'Espoir.

Jusqu'ici, Monsieur, j'ai été assez exact dans le détail de tout ce qui est arrivé dans les différentes couchées de notre voyage, lesquelles, comme vous le verrez, avoient été fort écartées du chemin que prennent ordinairement des Voyageurs; mais ce qui nous força à ce détour c'étoit d'éviter de passer par certaines Villes où le Chevalier de *la Luze* auroit été connu; parcequ'il étoit autant de l'intérêt du Prince que ce Gentilhomme fût caché, que lui-même.

Mais laissons ici les particularités de notre course, & contentez-vous mon cher ami de ce que je trouverai digne de votre attention pendant

dant que je vous cacherai les endroits où les choses se sont passées, & les personnes qui y sont intéressées.

Premièrement, je vous dirai que le Chevalier de *la Luze*, après avoir exécuté sa commission en conduisant le Prince à une certaine Cour où il demeura dix jours, prit congé de lui, en lui faisant connoître combien il étoit sensible à l'honneur & au bonheur d'être connu d'un Prince mille fois plus grand & plus illustre, par ses vertus que par son auguste naissance.

Pendant le court séjour que nous fîmes ici, le Prince coucha chez cet homme de qualité, & passa parmi la famille pour une personne de condition qui voyageoit pour son amusement ; les entretiens qu'il eut avec les personnes avec qui il avoit affaire étoient fréquens & extrêmement secrets, & l'affaire qu'il négocioit étant terminée avec satisfaction de part & d'autre, S. A. R. accompagnée

gnée de moi seul & suivie de deux Domestiques , commença un second voyage bien plus long que le premier : après avoir passé les Etats de plusieurs Puissances , les unes amies , les autres ennemies , le Prince , sans se faire connoître à personne , s'embarqua dans un petit Vaisseau Marchand faisant voile vers un certain Port , où il sçavoit que l'on attendoit son arrivée avec impatience , ayant quelque tems auparavant envoyé un Courier pour en avertir ; il auroit dû y être plutôt arrivé s'il n'avoit été retardé par quelques accidens , tels qu'étoient la difficulté d'obtenir des passeports pour certaines Villes , & d'attendre de l'argent à l'effet de se procurer des lettres de change payables dans d'autres Villes , ce qui nous fit perdre plusieurs jours depuis le commencement de notre second voyage.

Mais les traverses que nous es-
fui-

suiâmes par terre n'étoient rien en
 comparaison de celles que nous eû-
 mes sur la mer. Un tems serein ac-
 compagné d'un vent favorable flat-
 ta au commencement notre espé-
 rance, mais semblable au monde
 trompeur, qui souvent couvre les
 plus noirs desseins sous les plus
 beaux dehors, notre espérance se
 changea bientôt en crainte; car,
 selon l'opinion des Matelots, nous
 n'avions fait gueres plus de quatre
 lieues quand le tems commença à
 se couvrir, & peu à peu le brouil-
 lard devint si épais que nous ne pû-
 mes avancer que très-peu; nous
 manquâmes même de périr; car
 la boussole ne nous servant de rien,
 le Vaisseau perdit sa route, & don-
 na contre des bancs de sable. Le
 Capitaine ayant reconnu l'endroit
 où nous étions, & le peu d'espé-
 rance qu'il avoit de s'en tirer, tant
 par rapport aux sables que par rap-
 port aux gouffres & tournans dont
 la

la mer étoit remplie, s'écria, dans la dernière consternation, que nous étions tous perdus si sur le champ nous ne tâchions de nous sauver dans la Chaloupe; le Prince, qui étoit sur le tillac, & qui n'a jamais manqué de présence d'esprit, surtout dans le plus pressant danger, voyant que le Vaisseau panchoit beaucoup d'un côté, cria aux Matelots de jeter la charge sur le côté opposé; mais voyant qu'ils ne faisoient pas la diligence que le péril exigeoit, S. A. R. descendit promptement, & commença elle-même l'ouvrage; les autres animés par son exemple travaillèrent si bien que le Vaisseau reprit bientôt son affiette & se leva, semblable à une balance qui se leve en mettant quelque chose de pesant dans le bassin opposé; ainsi nous nous trouvâmes par cet expédient heureusement délivrés du plus grand danger que jamais le Capitaine eut couru, à ce

E

qu'il

qu'il nous assura, quoiqu'il eût été
quarante ans sur mer.

Le brouillard étant un peu dissipé, le vent commença de se lever, mais il ne nous étoit pas favorable : nous eûmes toujours assez de tems pour ajouter la charge du Vaisseau avant qu'il soufflât bien fort, ce qui arriva effectivement peu après, de sorte que nous baissâmes nos voiles, & nous nous laissâmes aller au gré du vent, qui nous mena d'un côté diamétralement opposé à celui où nous voulions aller, ce qui nous fit gagner la pleine mer, & nous éloigna de ces sables affreux dont nous nous trouvâmes par ce moyen délivrés; mais la tempête qui s'augmentoît de plus en plus, nous fit craindre que ce ne fût pour nous un simple répit, & que nous ne fussions pas encore à l'abri des coups de cet élément dangereux.

Je ne vous ennuyerais pas du détail des périls où nous jetta cette
tem-

tempête violente, car il ne vous
seroit gueres possible d'en conce-
voir l'idée sans vous dire dans quel-
le mer nous fûmes ainsi exposés;
il suffit seulement de vous appren-
dre, que notre Vaisseau étoit tel-
lement endommagé à force de com-
battre contre la furie des vents, que
nous fûmes obligés de gagner la
terre à tout hazard, ce que nous
fîmes à la fin au grand contente-
ment de tous, si l'on en excepte
le Prince, qui, ayant été le moins
alarmé du danger, fut aussi le
moins sensible au bonheur d'en être
délivré.

Tout le monde admira le calme
& la tranquillité de son esprit en se
voyant hors du danger; mais tous,
excepté moi, ignoroient les raisons
que S. A. R. avoit de cacher sa joye;
car, outre les délais qu'elle souffrit
dans son voyage, elle avoit enco-
re à craindre de la part du Souve-
rain dans les Etats de qui nous ve-

nions de débarquer; & le Prince ſçavoit déjà qu'il étoit fort mal diſpoſé pour lui, que par conſéquent ſ'il venoit à être connu dans le Pays, ç'auroit été pour lui le dernier des malheurs; ainſi S. A. R. ſe contraignit beaucoup, elle ne ſortit jamais de ſa chambre, ni pour prendre l'air, ni pour ſatisfaire ſa curioſité, ce qui la mortifia infiniment, car elle eſt naturellement fort curieuſe, & aime beaucoup le grand air. Plusieurs de la Nobleſſe du Pays ayant, à ce que je crois, appris des Matelots, qu'un Comte *François* étoit à bord, & ſçachant que le Vaiſſeau venoit d'eſſuyer un gros tems, & qu'il avoit été en danger de périr, vinrent lui faire compliment à cette occaſion, de ſorte que cette politeſſe nous jetta dans une inquiétude terrible. Le Prince, pour éviter de les voir, fut obligé d'avoir recours au prétexte ordinaire des grands, qui eſt de ſe dire

ma-

malade, ce qui le gêna beaucoup, d'autant plus qu'il étoit obligé de paroître ainsi vis-à-vis de ses propres Domestiques, qui auroient pû soupçonner qu'il y avoit quelque mystere dans cette façon d'agir. Il ne pouvoit se fier à leur prudence, ni à leur silence, sur cet article; car le mystere une fois connu au-dehors, auroit fourni matiere de spéculation à des têtes bien plus illustres, & plus clair-voyantes.

Je fus tous les jours sur le Port-voir, les Ouvriers travailler au Vaisseau, & sçavoir à peu près le tems qu'il seroit en état de mettre en mer. L'on me dit, que, quoiqu'on y travaillât presque jour & nuit, il faudroit au moins un mois ou cinq semaines pour le mettre en état de partir.

Je vous dirai que le Prince me parut montrer plus d'impatience en cette occasion, qu'en toute autre que j'ai jamais vû, mais c'est un

mouvement fort pardonnable en égard à l'importance & à la nécessité de ses affaires: il m'ordonna de voir s'il y avoit quelque autre Vaisseau dans le Port destiné pour la même Ville que celle où nous allions, ce que je fis sans pouvoir y réussir, car il n'y en avoit pas un de prêt, & de plus il n'y avoit pas d'apparence d'en avoir que long-tems après que celui de notre Capitaine seroit rétabli, comme il nous en assura lui-même.

C'est un des grands mérites du Prince d'être inépuisable dans ses ressources pour obvier à tout ce qui peut mettre obstacle à l'exécution de ses desseins, & s'il vient à échouer dans ses tentatives, de se contenter d'avoir fait tout ce que la prudence humaine pourroit suggerer, & d'attendre avec patience une occasion plus favorable: ainsi S. A. R. agit ici en Philosophe; & le premier jour passé, elle prit de

de la main de Dieu, sans murmurer la moindre chose contre sa mauvaise fortune, quoique cette traverse put faire manquer une affaire, qui, à ce que je puisse vous assurer, doit être pour elle d'une bien plus grande conséquence qu'aucune autre qu'elle ait entrepris de sa glorieuse mais infortunée expédition en Ecosse. Elle chercha enfin à s'amuser, soit en dessinant au crayon le portrait des objets qui se présenterent à Elle étant aux fenêtres, soit à la lecture des livres que je lui procurai dans la Ville.

Parmis ces livres il se trouva un traité *François*, intitulé *l'Ecole des Rois*: aussi-tôt que le Prince eut jetté les yeux dessus, il s'écria. Ah! G. G. Ceci doit être l'adversité; & le monde seroit bienheureux si tous ceux qui le gouvernent avoient été élevés dans cette Ecole; ils y apprendroient par leur propre expérience à compatir aux

malheurs d'autrui, & ils seroient convaincus que la dignité Royale n'est pas faite pour l'avantage des Rois, mais pour le bien des sujets.

Je ne pus m'empêcher de lui dire quelque chose sur cette belle remarque, ce qui engagea S. A. R. à me répondre dans ces termes.

„ Sans avoir trop bonne opi-
 „ nion de moi-même, je crois qu'il
 „ n'est pas dans ma nature ni de
 „ faire ni de permettre là moindre
 „ injustice ou oppression, fut-ce
 „ même envers le dernier des su-
 „ jets; & comme il est nécessaire
 „ quelquefois de confier l'autorité
 „ Royale, je ferois souvent le tour
 „ des Provinces de mon obeissan-
 „ ce, afin d'avoir l'occasion d'en-
 „ tendre en personne les plaintes
 „ de mes Sujets, & en même
 „ tems d'avoir le plaisir inexprima-
 „ ble de leur rendre justice: J'es-
 „ pere que je n'oublierois pas que
 „ je suis le Roi du Payſan aussi
 bien

„ bien que du Pair, & que l'un
 „ & l'autre a un égal droit à ma
 „ protection.

Si je voulois vous rapporter toutes les belles observations que fit S. A. R. sur tout ce qu'elle lut, il faudroit vous écrire un Volume au lieu d'une Lettre; vous êtes déjà suffisamment instruit de sa grande capacité, & cela par des personnes qui s'y connoissent mieux que moi; ainsi vous n'avez pas besoin d'être informé de la grandeur de son mérite & de ses vertus, mais seulement de la fortune qui semble les attendre; c'est pourquoi je continuerai à vous en communiquer ce que je puis, ou du moins ce qu'il m'est permis de révéler.

Au lieu de cinq semaines, comme le Capitaine s'en flattoit & nous aussi, il en étoit passé sept moins deux jours avant que nous nous remissions sur mer. Notre voyage fut aussi heureux cette fois-ci qu'il avoit

été malheureux auparavant ; je dis malheureux, comme effectivement nous l'avons crû dans le tems, mais il est certain qu'à bien examiner les choses, les traverses que nous essayâmes dans le cours de ce voyage, n'étoient que des marques des soins particuliers que le Ciel prit pour la conservation du Prince.

Aussitôt que nous mîmes pied à terre, nous entrâmes dans une maison pour prendre quelque rafraîchissement. On vint à l'heure même nous avertir qu'il y avoit à la porte un Gentilhomme qui demandoit à parler aux deux Etrangers qui venoient d'entrer : le Prince fut très-surpris à cette nouvelle, & il le fut encore plus quand il vit paroître M. M.... y de L....y qu'il croyoit être du nombre de ceux qui furent tués à la Bataille de *Culloden* en Ecosse : après les premières effusions d'une ame gracieuse & bien-faisante d'une part, & d'un cœur rem-

rempli de sentimens, de respect,
d'amour & d'attachement de l'au-
tre, S. A. R. lui demanda par quel
miracle il avoit échappé à cette ba-
taille, l'ayant vû à ce qu'elle cro-
yoit, étendu mort à ses pieds? Ma
prétendue mort, lui répondit M.
M.... y, fut la conservation de
ma vie; car ayant été à couvert
sous un tas de morts, j'évitai le
malheureux sort de ceux qui ont pé-
ri dans cette action, „ *j'échappai*
„ *la nuit*, & je vis encore, ce qui
„ me fait remercier mille fois les
„ Cieux, puisqu'étant obligé de
„ venir ici pour chercher du pain,
„ j'ai la satisfaction inexprimable
„ de rendre quelque service à mon
„ très-cher & royal Maître.

Ayant entendu dire, continua
ce fidele Sujet, qu'on levoit quel-
ques nouveaux Régimens dans ce
Royaume, j'y suis venu à dessein de
m'y engager. En arrivant je pris
mon logement dans une maison
où

où logeoient deux hommes qui se disoient Marchands: comme nous dinions ensemble tous les jours, l'un des deux, ayant remarqué que j'étois *Ecoffois*, me fit beaucoup de questions touchant V. A. R. scavoir dans quel Pays du monde vous étiez ? ce qui fut cause que vous quittâtes *Avignon* si subitement & si secretement ? & dans quelle nouvelle entreprise vous étiez actuellement embarqué ? Je ne répondis à aucune de ces questions, car je ne scavois pas, & quand même j'aurois eu une parfaite connoissance de tout ce qu'ils déliroient de scavoir, je ne leur en aurois pas dit un mot, car je remarquai qu'il y avoit plus que la simple curiosité dans leur maniere de parler. Ils reprenoient à chaque moment la même conversation, en répétant les mêmes questions, quoique je leur eusse dit plusieurs fois que j'ignorois totalement

lement tout ce qui concernoit votre personne. Ainsi à mon tour je sondai nos gens, & pour mieux jouer mon rôle, j'affectai de déclamer contre votre famille, que je leur dis avoir été la ruine de ma Nation.

Le pauvre M. M.... y en racontant cette partie de son histoire, ne put s'empêcher de demander pardon au Prince, pour l'injustice dont ses lèvres seulement avoient été coupables; mais injustice, qui lui parut alors nécessaire, comme les bons effets qu'elle produisit lui firent voir dans la suite. Le Prince lui dit de continuer à lui raconter ce que ce stratagème avoit produit.

„ Beaucoup plus que je ne cro-
 „ yois, répondit-il, car je jouai si
 „ bien mon rôle, que ces gens cru-
 „ rent que mes sentimens étoient
 „ tout le contraire de ceux que j'ai
 „ eu toujours, & pour lesquels je
 „ me ferai une gloire & un hon-
 „ neur

„neur de mourir. Cette persuas-
 „sion fit qu'ils s'ouvrirent beau-
 „coup à moi; ils me dirent qu'ils
 „avoient bonne raison de croire
 „que V. A. R. étoit ici, car ils
 „étoient informés par quelqu'un
 „qui vous connoissoit parfaitement
 „bien, que vous voyagiez sous un
 „nom emprunté, que vous étiez
 „dernierement à *Hambourg*, où
 „vous reçûtes une somme consi-
 „dérable d'argent, & où vous vous
 „mîtes à bord d'un Vaisseau Mar-
 „chand destiné pour ce Port; ce-
 „ci m' alarma beaucoup, car j'ap-
 „préhendai que leur idée ne fut
 „vraie, & ne doutant plus un mo-
 „ment qu'ils ne fussent tous deux
 „espions, je me crus obligé de
 „communiquer ma découverte
 „au ****.

„Il faut que je vous cache le nom
 „dont M. M...y fit mention ici.
 „J'eus quelque difficulté con-
 „tinua-t-il d'exécuter ce dessein;
 „mais

„ mais en assurant le Secrétaire de
 „ cette personne que j'avois une
 „ affaire de la dernière conséquen-
 „ ce à communiquer à son Maître,
 „ il me procura à la fin une au-
 „ dience. Je m'apperçus bien que
 „ mon histoire surprit beaucoup
 „ cet homme de qualité, & qu'il
 „ fit tout son possible pour cacher
 „ l'effet qu'elle fit sur lui, de crain-
 „ te, à ce que je crois, que je ne
 „ fusse un espion moi-même; mais
 „ après que je l'eus informé de mon
 „ nom, de ma Nation, & du poste
 „ que j'avois l'honneur d'occuper
 „ dans l'armée de V. A. R. il eut
 „ la bonté de me traiter avec tou-
 „ te la politesse & la confiance
 „ imaginable. Par son ordre je
 „ continuai à me comporter vis-à-
 „ vis ces gens comme auparavant,
 „ & m'ayant dit que vous deviez
 „ venir bientôt dans cette Ville, il
 „ m'ordonna de veiller sur le Port
 „ pour attendre l'arrivée de tous
 „ les

„ les Vaisseaux, afin de vous en
 „ avertir, & de vous conduire se-
 „ crettement à une maison qu'il a-
 „ voit louée exprès & où vous se-
 „ riez en toute sûreté: il me dit de
 „ plus, que d'arrêter ces deux hom-
 „ mes ne serviroit qu'à faire un é-
 „ clat qui pourroit être d'une très-
 „ dangereuse conséquence dans la
 „ conjoncture présente.

„ Je me flatte, ajouta M. M.....y
 „ que V. A. R. ne doute pas de
 „ mon assiduité & de ma promp-
 „ titude dans l'exécution des or-
 „ dres de ****. Je n'ai gueres
 „ quitté le Port jusqu'à ce moment;
 „ & je trouvai que les deux hom-
 „ mes en question n'étoient pas
 „ moins vigilans dans leurs recher-
 „ ches par toute la Ville: car ils
 „ crurent fermement que V. A. R.
 „ y étoit cachée; mais voyant tou-
 „ tes leurs peines & leurs recher-
 „ ches inutiles, ils se résolurent à
 „ la fin de partir pour *Hambourg*,

„ ce

„ ce qu'ils firent hier seulement ;
 „ s'étant embarqués devant mes
 „ yeux à bord d'un Vaisseau desti-
 „ né pour cette Ville.

Le Prince demanda à M. M...y
 de quelle Nation ces deux hom-
 mes étoient ? A quoi il répondit,
 qu'il croyoit que l'un étoit *Suisse*
 & que l'autre étoit *Flamand* ; que
 ni l'un ni l'autre n'entendoit l'An-
 glois , & que leur conversation
 étoit toujours en *François* ; S. A. R.
 me parut fort pensive au com-
 mencement à l'occasion de cette
 histoire , mais elle revint bientôt
 & se servit de son courage ordi-
 naire. Pour en dissiper toutes les
 idées ; elle envoya M. M...y pour
 informer le * * * * de son arri-
 vée : M...y revint sur le champ ,
 & nous fîmes un mille tous trois
 à pied ; jusqu'au lieu où un carosse
 nous attendoit au coin d'une rue
 avec la portiere ouverte ; nous y
 entrâmes tous & nous descendî-

mes dans la maison préparée pour recevoir S. A. R.

Notre séjour dans ce Royaume ne fut que de trois semaines. Pendant ce tems là le Prince, quoique secrètement, fut traité de la manière la plus noble & la plus magnifique, tant par le****, que par d'autres personnes de la première distinction qui sont intéressées dans la grande affaire en question.

Le **** accorda une Compagnie dans un de ses nouveaux Régimens à M. M...y, desorte que le Prince eut le plaisir de voir sa fidélité récompensée avant que de partir; ainsi S. A. R. ayant arrangé ses affaires à sa grande satisfaction, prit congé de ses amis, & nous nous embarquâmes au même Port à bord d'une petite Frégate, mais bien équipée & armée pour *Conigsberg*. Nous eumes un voyage très-heureux, & nous ne restâmes dans cette Ville que pour en-

envoyer des dépêches en *Pologne* pour avertir les amis de S. A. R. de son arrivée dans ce Royaume ; & après nous continuâmes notre route vers le grand Duché de *Lithuanie*. Ici le Prince fut rencontré par un Prince Palatin proche parent de S. A. R. & par d'autres personnes entre la Noblesse Polonoise : je ne vous raconterai pas les particularités de sa réception, je vous dirai seulement qu'elle fut conforme tant à son mérite personnel qu'à son auguste naissance ; mais ce qui me toucha le plus, ce fut la manière dont il fut reçu par un homme de condition fort âgé, qui servit à la levée du siège de *Vienne* en l'année 1683 sous le fameux *Jean Sobiesky*. Cet ancien Officier ayant entendu dire que S. A. R. étoit arrivée, voulut, malgré sa grande vieillesse accompagner ceux qui vinrent lui témoigner leur joie & leur amitié à cette occasion. L'impatience, l'em-

pressément & les transports de son
 cœur animerent si fort ses mem-
 bres glacés, qu'il voulut être le pre-
 mier à lui faire ses complimens,
 quoiqu'il y en eut d'autres dans la
 compagnie d'un rang bien plus é-
 levé que lui. La jeunesse même
 la plus bouillante ne pourroit s'a-
 vancer avec plus de rigueur ; car
 il sembla plutôt voler que de mar-
 cher vers le Prince, qu'il embras-
 sa avec empressement en disant :
 que je suis heureux de tenir entre
 mes bras une fois dans ma vie le
 digne descendant du plus grand
 Heros qui ait jamais orné le mon-
 de Chrétien ! Et en le serrant en-
 core avec ardeur entre ses bras, il
 s'écria, il me semble voir dans mon
 cher Prince un second *Sobieski*, &
 je regrette, pour la première fois
 de ma vie, d'être vieux, de crain-
 te que la mort ne m'emporte avant
 que je puisse avoir le plaisir de vous
 voir couronné de lauriers que le
 Ciel

Ciel a destinés pour la récompense
de vos sublimes vertus.

Le Prince fut fort touché de la
maniere dont il fut reçu par ce Sei-
gneur, & étant véritablement con-
vaincu de la sincérité de son affec-
tion par l'ardeur de ses caresses, il
lui en témoigna sa sensibilité & sa
reconnoissance, dans des termes si
gracieux & si pathétiques, qu'il fit
verser des larmes de joie à toute la
Compagnie.

Etant à diner avec plusieurs de
ces Princes & Seigneurs, entr'au-
tres choses qui firent le sujet de la
conversation, on dit au Prince que
les gazettes étrangères le disoient
à *Bologne, Venise, Padoue*, & en
bien d'autres endroits d'*Italie*: de
quoi S. A. R. rit de bon cœur en
disant, ah, ah! mes ennemis vou-
droient m'envoyer par de là les Al-
pes, mais je leur ferai voir que
mon tempéramment s'accordera
bien avec des climats plus froids.

C'est ici où S. A. R. reprit cette gaieté naturelle dont elle avoit perdu une grande partie par les chagrins qu'elle a eu depuis son retour d'*Ecosse* : car outre qu'elle est toujours environnée d'une société d'amis qui cherchent à se surpasser les uns les autres dans leurs marques d'affection & d'attachement pour la personne ; il y a ici de beaux jardins où elle se promène, des bois superbes où elle prend l'amusement de la chasse & tous les autres plaisirs qui peuvent l'occuper agréablement dans ses momens de délassement.

Mais elle a un autre sujet de contentement d'une nature bien plus importante qu'aucun de ceux que je viens de vous raconter ; car S. A. R. reçut ici la visite d'une personne très-illustre de ses amis, qui est fidèlement attachée à ses intérêts & à sa personne, & la personne du monde le plus en état de

de lui rendre des services réels.

Leur rendez-vous fut dans un Château appartenant à la noble famille de *Wizinski* environ à dix lieues de *Lithuanie*. Cette entrevue, ainsi que toutes les autres qu'ils eurent, fut extrêmement secrète, & cela pour bien des raisons; mais l'on m'a bien assuré que la grande affaire qui est depuis long-tems sur le tapis y a été terminée, & qu'elle est d'une nature si importante, qu'elle étonnera toute l'Europe quand elle sera mise au jour.

Comme je vois qu'on a beaucoup parlé dans le monde du mariage du Prince, vous vous attendez sans doute que je vous en dise quelque chose; c'est pourquoi je puis assurer que tout ce que vous en avez entendu dire, ou que vous pourrez entendre pendant quelque tems au moins, est totalement faux & fabuleux, & qu'il faudra que vous entendiez dire bien d'autres choses de

de lui avant que vous puissiez avoir aucune certitude de son mariage. Il est vrai qu'on lui en a parlé, & que ses amis avoient secrettement négocié pour lui à ce sujet; mais S. A. R. n'a jamais fait aucune démarche de son côté; c'est ce que je puis vous assurer; bien au contraire, toutes les fois qu'on lui a parlé, elle a déclaré hautement qu'elle ne chercheroit jamais à entraîner aucune Princeesse dans les malheurs de sa famille; & que c'étoit sa résolution de ne jamais devenir le pere de Mendians Royaux.

On parle différemment dans le monde de ce dégoût que le Prince a pour le mariage. Les uns le caractérisent de magnanimité & de grandeur d'ame, & l'applaudissent; les autres disent que quelques grands que puissent être les malheurs de sa famille, il ne doit pas priver le monde d'une race de Héros, qui pourroient probablement vivre pour
voir

voir des jours plus heureux que les
 siens, & qu'il ne doit pas laisser
 éteindre dans sa personne un nom
 si illustre & si renommé en Europe
 depuis tant de siècles: car son frè-
 re est actuellement Prêtre & Car-
 dinal, & par conséquent hors d'é-
 tat de faire souche: les autres en-
 fin disent que c'est une aversion
 que S. A. R. a pour le mariage
 en général, ou bien qu'elle est in-
 sensible aux mérites de ces Prince-
 ses qu'on lui propose pour en choi-
 sir une: je n'entreprendrai pas de
 vous dire laquelle des deux premie-
 res opinions est la plus juste, mais
 je vous assure de ma propre con-
 noissance que ceux qui soutiennent
 les derniers sont bien peu instruits
 des sentimens de S. A. R.

Croyez-moi, Monsieur, mon cher
 Prince n'a point d'aversion pour le
 mariage, car il aime véritablement
 une Princesse, & il est aussi aimé d'el-
 le, & cela d'une affection qui se trou-

ve rarement entre deux personnes d'un rang si élevé; & quand ses affaires prendront une face plus favorable, vous verrez son amitié suivie d'une union avec cette aimable personne, qui, pour la beauté du corps, la bonté du caractère, & les rares qualités de son esprit, ainsi que pour son auguste naissance, passe pour la Princesse de l'Europe la plus belle, la plus grande & la plus accomplie; en un mot une Princesse aussi digne de lui qu'il est digne d'elle.

Ce n'est pas par le bruit public que je vous en parle ainsi, mais par le témoignage de mes propres yeux & oreilles; car j'ai eu l'honneur de lui parler à deux différentes fois, y étant envoyé de la part de S. A. R. ainsi je puis vous assurer que, quoique sa beauté soit des plus parfaites, elle est néanmoins la moindre de ses perfections: car il y a une certaine dignité, & une certaine sainteté de mœurs comme un de nos meilleurs

Poëtes Anglois l'exprime, qui brille dans tout ce qu'elle fait & dit, qui annonce tout à la fois la grandeur & la bonté de son ame. Quoique la commission dont j'ai été chargé, me fit esperer que ma réception seroit bonne, celle que me fit cette aimable & jeune Princesse surpassa néanmoins tout ce que je pouvois imaginer; ce qui me fit voir tout à la fois l'estime & l'amitié qu'elle avoit pour le Prince, la bonté de son naturel, & son affabilité envers ses inférieurs. Elle joignit à la réponse qu'elle fit à S. A. R. un bracelet de ses cheveux enrichis de diamans d'un très-grand prix, & elle eut la bonté de me faire présent d'une tabatiere d'or travaillée dans le dernier goût & la dernière perfection.

Il est certain que tous ceux qui connoissent l'union étroite qui est entre les cœurs de ces deux personnes illustres, sont dans le dernier étonnement de voir qu'aucune

considération au monde ne puisse être assez forte pour accomplir leurs souhaits mutuels.

Depuis notre arrivée dans ces lieux le Prince a été fortement sollicité d'y mettre fin, & cela par quelques Seigneurs qui pensent peut-être que S. A. R. se laisseroit persuader assez volontiers, & par d'autres qui sont réellement d'opinion qu'elle ne doit pas attendre la fin incertaine de ses affaires, pour perpétuer son nom & sa famille.

J'étois un jour dans l'appartement du Prince, lorsque la conversation rouloit vivement sur cette matière; mais malgré toutes qu'on lui dit pour l'engager à se marier, il demeura toujours inflexible, ce qui fit que le Prince Palatin de *** qui est proche parent de S. A. R., se leva brusquement en lui disant avec émotion :
 „ le Roi de Sardaigne vous a bien
 „ des obligations, car après vous,
 „ c'est lui qui le fera plus proche hé-
 „ ritier

„ritier de la Couronne de la Grande-
 „Bretagne; c'est un Prince qui aime
 „la guerre & qui ne manque pas
 „d'ambition pour faire voir les
 „droits qu'il a sur cette Couronne
 „& pour s'en emparer; de plus il ne
 „seroit pas de l'intérêt de la France
 „ni d'aucune autre Puissance, qui
 „pourroit envier la gloire de la
 „Grande-Bretagne, de s'opposer
 „soit par force soit autrement aux
 „entreprises de ce Monarque.
 „Ces paroles du Palatin furent ap-
 „puyées encore plus vivement par un
 „autre homme de grand poids, & de
 „qualité dans le Pays. „ Quand la
 „succession de ces Royaumes, ajou-
 „ta ce grand Seigneur, fut établie
 „dans la famille régnante, celle de
 „Sardaigne fit publier des manifestes
 „pour protester contre l'injusti-
 „ce de cette loi; & si malheureuse-
 „ment V. A. R. venoit à mourir
 „sans enfans, ce qu'à Dieu ne plai-
 „se, on verroit bientôt paroître

„ les effets de ces représentations.
 „ Je ne connois rien au monde,
 „ lui répondit le Prince, qui me fit
 „ tant de peine, que de penser seule-
 „ ment que la Grande-Bretagne
 „ seroit jamais réduite au point de
 „ devenir une Province de Sardai-
 „ gne, & quant à présent je ne vois
 „ pas qu'il y ait lieu à de pareilles
 „ appréhensions; car si toute la ligne
 „ des Stuarts étoit totalement é-
 „ teinte, il me paroîtroit pour ainsi
 „ dire impossible, que mon Cousin
 „ de Sardaigne en pût tirer le moin-
 „ dre avantage. Il est certain qu'il
 „ pourroit occasionner une guerre,
 „ & peut-être une guerre sanglan-
 „ te. Quelques Puissances étrange-
 „ res pourroient bien mêmes'y in-
 „ téresser, mais je ne croirai jamais
 „ que le peuple d'Angleterre qui
 „ s'est si vigoureusement opposé aux
 „ efforts du Roi mon pere & des
 „ miens, pour maintenir sur le Trô-
 „ ne de ce Royaume la famille choi-
 „ sie

4. sié par lui-même pour y régner, ne
 3. s'opposera pas avec moins de vi-
 2. gueur aux desseins de quelqu'autre
 1. Prince quel qu'il puisse être : & si
 le gros de la Nation, c'est-à-dire, la
 Chambre des Pairs & celle des
 Communes, dont l'exemple in-
 flue entierement sur toute la Na-
 tion, vouloit rappeler ce qu'il a
 fait, & mettre le sceptre entre les
 mains de quelqu'autre, je ne suis
 pas si vieux que je doive désespé-
 rer de jouir personnellement des
 fruits de ce changement, auquel le
 succès de ma présente entreprise
 ne peut mettre le moindre ob-
 stacle.

Il me semble voir votre surprise en
 lisant ces dernières paroles du Prin-
 ce, car elles font entendre que la
 grande affaire qui l'occupe actuelle-
 ment n'est pas de la nature que vous
 & bien d'autres de ses amis ont tou-
 jours crû. Je ne vous dis pas que S.
 A. R. ait renoncé à toute espérance
 de

de remplir le Trône de ses ancêtres;
 bien au contraire, je suis certain que
 d'y être assise, avec le consentement
 du peuple, c'est tout ce qu'elle sou-
 hait le plus dans le monde; mais ces
 souhaits ne doivent pas l'empêcher
 d'avoir d'autres vûes dans l'esprit,
 pourvu que ces vûes ne l'excluent
 pas de ses devoirs à la Couronne, & ne
 soient pas indignes de sa naissance &
 de sa dignité.

Ces choses que je viens de vous
 raconter peuvent vous paroître au-
 tant d'enigmes pour le présent,
 mais un peu de tems, comme je
 vous ai dit au commencement de
 cette Lettre, vous expliquera tout
 le mystère.

Ainsi, mon cher ami, je me hâte-
 rai de finir cette Epître que j'aurois
 voulu, s'il m'en étoit permis, vous ren-
 dre aussi claire qu'elle est longue; ce
 que je vous dis néanmoins vous con-
 vaincra quelle Princesse n'a point en-
 trepris des voyages si secrets & si fa-
 tiguans

tiguans simplement pour vanité le monde, ni pour se défaire de ces amis fideles qui ont risqué leurs vies & leurs fortunes pour lui, ni pour aucun autre de ces motifs bas & frivoles que ses ennemis ont cru & ont publiés dans le monde, mais pour des fins vraiment nobles, & dignes de Son Altesse Royale.

Je ne puis vous dire combien de tems nous resterons ici, d'autant plus que cela dépend d'événemens qui sont totalement incertains; c'est pourquoi je ne m'attends pas, à une reponse, de crainte de vous donner de la peine, sans en tirer ni avantage ni plaisir pour moi; je pourrai en être plus certain dans quelque tems: si cela arrive, je vous écrirai encore, dans l'espérance de recevoir des nouvelles de votre chere santé, & en même tems d'apprendre que vous avez vu la fin de ces afflictions & traverses dont votre zele pour la vertu, pour

H

l'hon-

Je suis, mon cher Monsieur,
 un autre de ces malheureux de
 les que les ennemis ont cru & ont pu
 plus dans le monde, mais pour des
 fins vraiment nobles, & dignes de
 Son Altesse Royale.

Je ne puis vous en dire combien de
 temps nous resterons ici, d'autant
 plus que cela dépend d'événements
 qui sont tout à fait incertains;
 c'est pourquoi je ne m'attends pas
 à une réponse, de crainte de vous
 donner de la peine, sans en tirer
 ni avantage ni plaisir pour moi;
 En Lithuanie, ce 13. Septembre
 1661.
 Je vous prie de m'envoyer dans l'esperance
 ce de recevoir des nouvelles de
 votre chère santé, & en même
 temps d'apprendre que vous serez un
 la fin de ces afflictions & traverses
 dont votre zèle pour la vertu, pour